

« TOUT CE SUR QUOI REPOSE L'HUMANITÉ EST À TERRE À GAZA »

L'intellectuelle et écrivaine libanaise **Dominique Eddé** publie « La mort est en train de changer », un ouvrage percutant qui bouscule, aide à penser et à agir au moment où l'horreur culmine en Palestine.

Elle a écrit cet essai « comme on tente de se frayer un chemin dans un paysage dévasté » et elle ne veut pas « laisser la colère l'emporter sur le goût de l'autre et l'envie de paix ». Dominique Eddé livre ici un texte bouleversant et salutaire, une réflexion d'une justesse et d'une lucidité édifiantes. Sa recherche, assure-t-elle, se situe en dehors du débat tel que la majorité des médias le propose. À la fois au plus près et au-delà de la tragédie de Gaza, elle porte sur la menace de désintégration de l'être. La romancière et essayiste libanaise relève que « plus les frontières tombent, plus les murs se redressent », et s'indigne : « Comment parler de réveil des consciences quand le réveil arrive après l'irréparable ? » Face au délitement en cours, conclut-elle, c'est notre responsabilité collective en tant qu'espèce qui est engagée.

À propos du titre de votre ouvrage, depuis la tragédie de Gaza, qu'est-ce qui est en train de changer dans la mort ?

L'entreprise d'extermination à Gaza est inédite en ce sens qu'elle est aussi méthodique et brutale que foudroyante. Il y a chez ce pouvoir israélien une telle rage, une telle impatience à faire place nette et à en finir avec les Palestiniens que même leur mort ne lui suffit pas. Ce qu'il veut, c'est qu'ils n'aient jamais existé. Ceci dit, le titre de ce livre ne se rapporte pas seulement à Gaza. Il se rapporte à un effondrement général. La mort n'existe pas

PROFIL

Romancière et essayiste libanaise, **Dominique Eddé** est également enseignante et traductrice. Historienne de formation, elle a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels « le Palais Mawal » (Albin Michel, 2024), « Kamal Jann » (Albin Michel, 2012), « Edward Said : le roman de sa pensée » (la Fabrique, 2017), « Pourquoi il fait si sombre ? » (le Seuil, 1998).



AUGUSTIN DOUBLET

en dehors de la vie. Ce qui change dans la mort, c'est donc ce qui change dans la vie. Or, la vie – qu'il s'agisse de la nature, des animaux ou des êtres humains que nous sommes – est de plus en plus infiltrée par des pouvoirs qui agissent sans elle. À commencer par celui de l'intelligence artificielle qui gagne en puissance à une vitesse de bolide et qui, par définition, ne connaît ni la vie ni la mort. Les moyens de la destruction écologique et de la guerre combinent désormais un redoutable mélange d'abstraction et d'insensibilité – dues à la technologie – et d'archaïsme – dû aux hommes qui en décident. L'addition des deux crée un choc physique et mental que nous commençons à peine à appréhender.

Pouvez-vous nous en donner un exemple ?

Lorsque, au Liban, en septembre 2024, les services de renseignements israéliens ont réussi à faire exploser à distance et au même instant des milliers de bipeurs dans les mains ou les poches de membres ou proches du Hezbollah, il s'est passé quelque chose d'inédit et de glaçant dans le passage de la vie à la mort. On a vu des corps exploser alors qu'ils étaient occupés aux tâches les plus banales du quotidien. L'un en train d'acheter des boîtes de conserve dans un supermarché, l'autre au volant d'une voiture. La cécité ou la mort ont été données en un fragment de seconde, comme dans un jeu vidéo. Atteindre un tel degré de précision, d'intrusion dans l'intimité, de confusion en termes de valeurs, de critères... tout cela à la fois, c'est vertigineux. C'est notre rapport à la réalité tout entière qui a pris un énorme coup ce jour-là. À Gaza, ce coup est porté, jour après jour, depuis deux ans, à son degré maximal. La mort est distribuée n'importe comment. Quand un enfant amputé ne meurt pas sous une bombe, il meurt de ses blessures et quand il ne meurt pas de ses blessures, il meurt de faim. Je dis à un moment donné dans ce livre que la mort s'est liquéfiée, qu'elle a infiltré le langage.

Vous écrivez : « De point final qu'elle était, la mort s'est muée en point-virgule, en virgule... elle est entrée là où elle était censée se borner à conclure »...

Oui. Elle est entrée dans le temps comme l'humidité pénètre les murs. Les progrès scientifiques l'accélérent d'un côté, la ralentissent de l'autre. Et pendant ce temps, des milliardaires dépensent des fortunes à essayer de l'anéantir.

Est-ce cela que vous voulez dire lorsque vous écrivez : « Nous ne vivons pas un changement d'époque, nous vivons un changement de temps » ?

En effet. Une époque, c'est une période historique déterminée. Or, nous vivons actuellement un temps indéterminé dans lequel le passé, le présent et l'avenir sont sens dessus dessous. Notre espèce est actuellement à la merci de ses pulsions les plus primaires. Le désir d'immortalité et le désir d'extermination se disputent le temps.

Vous avez pensé en silence un certain temps.

Qu'est-ce qui vous a conduit à briser ce silence et à parler, à « penser à voix haute » ?

La suffocation. Et plus prosaïquement la proposition réitérée de l'éditeur Henri Trubert. Mais pas seulement. J'ai eu le sentiment, en vieillissant, que ma colère n'était pas synonyme de haine. Qu'elle pouvait même être quelque chose contre la haine. Et donc être utile.

« À PARTIR DU MOMENT OÙ PLUS AUCUN LEVIER DU DROIT INTERNATIONAL NE FONCTIONNE, POURQUOI ÉCHAPPERAIT-ON À LA LOI DU PLUS FORT, À LA LOI DE LA JUNGLE ? »

L'humanisme, l'altérité et la perte de l'être sont au centre de vos réflexions. En quoi l'horreur qui se déroule à Gaza est-elle la défaite de l'humanité, comme l'indique le sous-titre de votre essai ?

Tout ce sur quoi repose l'humanité est à terre à Gaza. Lorsqu'en octobre 2023, le ministre israélien de la Défense a traité les Palestiniens « d'animaux humains », il annonçait clairement qu'il les traiterait comme tels. Cette déclaration, madame von der Leyen, présidente de la Commission européenne, n'y avait rien trouvé à redire. Le pouvoir américain non plus bien sûr. La voie était ouverte. Le cauchemar a dépassé tout ce que l'on pouvait redouter. Sachant que le cauchemar ne date pas de ce jour funeste du 7 octobre. Il est infligé sous une forme méthodique et lancinante depuis des décennies dans les territoires occupés.

Cela veut-il dire qu'il peut y avoir d'autres Gaza ?

Que nul n'est à l'abri ?

À partir du moment où plus aucun levier du droit international ne fonctionne, pourquoi échapperait-on à la loi du plus fort, à la loi de la jungle ? Il n'est pas un jour, depuis le prétendu cessez-le-feu signé par Israël et le gouvernement libanais, il y a près d'un an, où l'armée israélienne ne bombarde le sud du Liban. L'abdication de l'Europe »

» – bastion supposé de la démocratie – a constitué une catastrophe dont on ne mesure pas encore les conséquences. À partir du moment où la loi de l'argent l'a emporté sur toutes les autres, la politique internationale est devenue synonyme de tractations financières. La guerre au Soudan serait-elle aussi sanglante si elle n'était le champ de bataille d'une ruée vers l'or ? Avec pour exploitant intermédiaire, les Émirats arabes unis qui, soit dit en passant, sont devenus les grands alliés d'Israël. Alliés sur quelle base ? Le désir de faire la paix ? Non, bien sûr. Le désir d'avoir la paix ! Autrement dit : d'accroître indéfiniment le profit à un minimum de frais.

Peut-on dire que le verrou de l'accusation d'antisémitisme est en train de sauter aujourd'hui, alors même que le droit d'Israël à se défendre a pris la tournure, ainsi que vous l'écrivez, d'un « droit à tout détruire » ?

Oui et non. Regardez même Emmanuel Macron en fait les frais aujourd'hui. Il est accusé depuis peu par Netanyahu de favoriser l'antisémitisme en prônant la création d'un État palestinien. Il n'a pourtant pas ménagé ses efforts pour défendre l'équation lapidaire, soufflée par les avocats aveuglés d'Israël : antisionisme = antisémitisme. Le terrorisme intellectuel a beau tourner au grotesque, il opère, il intimide, il fait des dégâts pour tous.

« L'AVENIR AU PROCHE-ORIENT N'AURA DE SENS QUE S'IL PLACE, À TERME, L'IDENTITÉ CITOYENNE AU-DESSUS DE L'IDENTITÉ CONFESSIONNELLE. »

DOMINIQUE EDDÉ, ROMANCIÈRE ET ESSAYISTE

En plus de la mort, il y a l'aviissement, l'humiliation de la souffrance à laquelle vous consacrez un chapitre de votre essai. Quel sort, quel avenir désormais pour les Palestiniens ? Un État, mais où, comment, sans territoire ?

L'aviissement de la souffrance est une expression que j'emprunte à Kafka. C'est ce qu'il y a de pire. C'est ce qui affecte notre capacité humaine à transformer la douleur en quelque chose d'autre. Que vont pouvoir faire les Palestiniens du mal sans nom qu'on leur a infligé depuis 1948 ? Sans doute le meilleur et le pire. Le meilleur consistera notamment à développer une pensée critique sur le fonctionnement de la résistance à l'occupation, à la faire aller de pair avec



une bataille sans concession sur le droit. Sachant, quand je dis « le droit », qu'une pleine justice ne sera jamais rendue au peuple palestinien, compte tenu de l'échelle de la dépossession. Le Hamas n'est certes pas responsable du génocide programmé par le pouvoir israélien. Il n'est pas moins responsable du massacre du 7 octobre et d'erreurs monumentales commises au fil des ans. Il faut toujours se demander quand on s'enferme dans le déni si l'on n'est pas en train de reproduire le comportement de l'ennemi. L'islamisation du pouvoir politique est à mes yeux la plus mauvaise riposte qui soit à la judaïsation du pouvoir israélien. Le pire scénario étant évidemment l'enfermement dans la haine, le désir de vengeance. Je ne sais pas quel sera l'avenir. Je sais seulement qu'il n'aura de sens dans cette partie du monde que s'il place, à terme, l'identité citoyenne au-dessus de l'identité confessionnelle. Cela a beau relever du bon sens élémentaire, nous en sommes loin. Les constructeurs de ponts devront déployer des efforts de titans.

Vous relevez un « phénomène inédit gravissime : l'accouplement de la conscience et de l'algorithme ». Nous savons tous que le calcul automatique à grande vitesse est un outil aussi utile que dangereux. Que d'esprits cèdent déjà à la tentation de livrer la liberté de leur conscience à l'efficacité de la machine. La conscience réclame du temps et même de l'hésitation : elle se construit lentement, au même titre que la pensée. Elle passe par le corps, elle négocie avec soi, avec l'autre, avec le désir, le plaisir, la souffrance. Tout ce avec quoi l'algorithme n'a pas à traiter. À moins d'un très fort retour de la conscience sur la scène du politique, il suffit désormais d'un rien pour que la machine l'écrase.

Vous convoquez souvent Kafka, vous adressant à lui. Pourquoi ?

Il est l'auteur de la conscience par excellence. Celui pour qui elle n'est jamais au bout de ses peines. Il est venu à mon secours dans cet essai, au même titre que Dostoïevski, par la porte qui consiste à questionner les réponses. À ne pas se satisfaire de ce que l'on a trouvé. Je dirais même à s'en méfier. Si différents soient ces deux écrivains, ils nous mettent en garde contre certains travers de l'intellectualisme. Je veux dire quand la défense d'une thèse l'emporte sur le mouvement et l'ambivalence du propos. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR LATIFA MADANI
latifa.madani@humanite.fr